

> exemple en qualifiant l'autre d'"ami" ou de "partenaire commercial".»

Les cas récents de colonisation de territoires de chasseurs-cueilleurs par des paysans pourraient expliquer pourquoi une résurgence mésolithique s'est déclenchée quelque 1500 ans après l'arrivée des agriculteurs en Europe et pourquoi elle a duré si longtemps. En Afrique, il y a environ 3000 ans, lorsque les agriculteurs bantous ont commencé leur expansion en Afrique australe, ils ont rencontré les Pygmées, des habitants de la forêt aussi éloignés génétiquement d'eux que les Européens. «Entre eux, il y a eu pendant très longtemps des échanges commerciaux, mais pas de métissage», explique le généticien Lluís Quintana-Murci, de l'institut Pasteur à Paris, qui a reconstitué par l'ADN ancien l'histoire commune de ces deux groupes.

Lorsque les mélanges ont finalement commencé, plus de 2000 ans après la rencontre des deux groupes, ce sont des femmes pygmées qui ont intégré des communautés bantoues, où elles étaient – et sont toujours – considérées comme socialement inférieures, et même biologiquement distinctes. «Les Bantous ont une relation à double tranchant avec les Pygmées, explique Lluís Quintana-Murci. D'un côté, ils les traitent comme des serviteurs; d'un autre, ils en ont un peu peur. Dans l'esprit des Bantous, les Pygmées sont les maîtres de la forêt, et certains d'entre eux ont des pouvoirs chamaniques.»

MÉTISSEMENT AVEC LA COUCHE SOCIALE LA PLUS BASSE ?

Dès lors, se demande-t-on, pourquoi le tabou du métissage a-t-il fini par disparaître ? Personne ne le sait, répond Lluís Quintana-Murci, mais il est probable que cela s'explique par la disparition d'une barrière sociale. En se stratifiant et en s'enrichissant, la société bantoue aurait marginalisé davantage ses membres les plus inférieurs socialement, lesquels, se retrouvant presque au niveau des Pygmées, auraient développé des affinités avec eux.

De façon similaire, une réduction de la distance sociale entre les couches les plus basses des communautés paysannes et les chasseurs-cueilleurs a pu conduire à des mélanges au début de la résurgence mésolithique. Il est difficile d'en être certain, mais la culture de Cerny, dans le Bassin parisien, est un indice possible de ce phénomène.

Les archéologues ont longtemps considéré que cette culture représentait un dernier avatar du Rubané, qui s'est développé au moment où le LBK a commencé à intégrer des apports extérieurs. Si cette hypothèse est correcte, les membres de la culture de Cerny devaient avoir l'agriculture dans le sang, puisque leurs ancêtres avaient couvert de champs le bassin des Carpates. Pour autant, dans les nécropoles



de la culture de Cerny datant d'il y a 6700 ans, on enterrait les hommes de haut rang sur le dos et non recroquevillés sur le côté comme c'était l'usage dans la culture du Rubané, et l'on disposait autour d'eux des armes de chasse et des ornements à base de bois de cerf rouge, de défenses de sanglier et de griffes d'oiseaux de proie... «Les sites funéraires du Cerny évoquent un autre monde que le quotidien des membres de cette culture, commente l'archéologue Aline Thomas, du musée de l'Homme. Ils font référence à la nature sauvage, que l'on associe davantage aux populations mésolithiques qu'aux communautés néolithiques.»

Ce type de rites funéraires a poussé Aline Thomas et Céline Bon à se demander qui étaient vraiment les membres de la culture de Cerny. S'agissait-il de paysans ayant adopté les coutumes mésolithiques, ou plutôt de chasseurs-cueilleurs néolithisés assez récemment pour pratiquer encore les vieilles coutumes ? Pour tenter de trancher, les deux chercheuses s'efforcent d'analyser l'ADN trouvé dans les nécropoles du Cerny. Dans l'ADN mitochondrial (hérité de la mère), elles ont identifié des séquences mésolithiques. Cela suggère que des femmes issues de clans de chasseurs-cueilleurs se sont intégrées dans les communautés paysannes du Cerny, en y laissant une descendance.

Cet apport génétique pourrait refléter ce qui devait se passer au sein d'autres communautés agricoles de l'époque, tant, il y a 6700 ans, l'émergence de gènes de chasseurs-cueilleurs au sein des génomes paysans – la résurgence du Mésolithique – était déjà avancée. Il reste donc à préciser qui étaient les membres du Cerny. Les chercheuses analysent à présent les chromosomes Y d'individus de cette culture et en séquencent des génomes entiers afin de préciser leurs origines génétiques. L'affaire est à suivre, mais les nécropoles du Cerny sont en tout cas une manifestation culturelle datée de la résurgence du Mésolithique en Europe.

Découvertes à Kapellenberg, en Allemagne, ces pointes de flèche en silex (ci-dessus) illustrent l'importance de la chasse dans la culture du Michelsberg. Non loin de Wiesbaden, en Allemagne, un site a livré des fragments de vase orné de décorations typiques de la culture du Rubané (ci-contre une réplique du vase).



Même si, parfois, les gènes et les rituels funéraires racontent une histoire plus compliquée, à l'époque de cette culture, presque toutes les populations en Europe avaient déjà adopté le mode de vie paysan.

UNE TRANSITION VERS DES SOCIÉTÉS HIÉRARCHISÉES

Il y a 6500 ans environ, un séisme social s'est produit en Europe. Auparavant, comme à Brunn 2 par exemple, même les personnages de haut rang étaient simplement déposés seuls dans le sol. Désormais, dans certaines régions d'Europe, on édifiait d'énormes tumulus avant d'y placer plusieurs défunts dans de petites chambres funéraires. Les anthropologues lisent dans ces nouveaux comportements une rupture sociale, voire la naissance des inégalités, rendues possibles par les surplus agricoles produits. Or les sociétés néolithiques de cette

époque comptaient des membres d'ascendance mésolithique, dont l'aspect physique était peut-être différent de celui de la plupart des agriculteurs, et dont la vie aurait été difficile.

La culture de Michelsberg en fournit un exemple patent. Apparue il y a quelque 6400 ans, elle est probablement née dans le Bassin parisien, puis a migré vers l'est dans ce qui est aujourd'hui l'Alsace et l'Allemagne. Les membres de cette culture structuraient défensivement leur territoire. Une agglomération fortifiée abritant plusieurs milliers de personnes occupait son centre, entourée d'une ceinture de terroirs aux habitats dispersés et, plus loin, une bande d'habitats plus clairsemée encore, que Detlef Gronenborn qualifie de « zone frontalière ». Cette organisation défensive reflète probablement des tensions entre groupes voisins qui, à mesure que leurs populations augmentaient, s'affrontaient de plus en plus souvent.

Les nécropoles de la culture de Michelsberg sont typiques d'une société stratifiée. À Bruchsal-Aue, près de Karlsruhe, par exemple, et sur d'autres sites, on trouve des individus de haut rang couchés sur le côté comme le veut la tradition rubanée, mais entourés d'autres défunts manifestement jetés là sans le moindre respect. Les proportions des isotopes de strontium dans les dents suggèrent que tous les défunts d'une même tombe avaient le même régime alimentaire paysan, mais leurs génomes révèlent que les accompagnants du défunt principal ont généralement plus d'ancêtres chasseurs-cueilleurs que lui. On observe en outre que des dépouilles de personnes à forte ascendance de chasseurs-cueilleurs étaient jetées dans des fosses à ordures ou dans des fossés.

Pour Detlev Gronenborn, ces observations attestent d'une société qui discriminait sur des bases à la fois sociales et biologiques, où la vie des individus du bas de l'échelle sociale n'avait que très peu de valeur. Les malheureux négligemment jetés dans une fosse ou dans la tombe d'un personnage de haut rang étaient probablement des esclaves ou des captifs tués pour être déposés dans ces tombes, estime Detlev Gronenborn.

En outre, dans une étude publiée en 2017, l'équipe bordelaise dont fait partie Maïté Rivollat faisait état de la « pratique probable de sacrifices humains » sur un autre site de la culture du Michelsberg, à Gougenheim, en Alsace. Là, nombre des individus jetés dans les tombes de certains défunts avaient des membres sectionnés et l'un d'eux présentait des traces de brûlures, ce qui suggère qu'ils avaient été soumis à des rituels de torture. Les chercheurs ont séquencé l'ADN mitochondrial des dents de 22 individus et noté des différences entre ceux placés délibérément dans leur tombe ➤